

Acquittement faute de preuves ou Quand le vrai procès commence

Diane-Monique Daviau

Volume 26, Number 6 (156), December 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31215ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daviau, D.-M. (1984). Review of [Acquittement faute de preuves ou Quand le vrai procès commence]. *Liberté*, 26(6), 129–133.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

ACQUITTEMENT FAUTE DE PREUVES OU QUAND LE VRAI PROCÈS COMMENCE

Max Frisch, *Barbe-Bleue*, récit traduit de l'allemand
par Claude Porcell, Paris, Gallimard, 1984,
collection «Du monde entier», 141 p.

*Je voudrais demander à l'accusé s'il pense
avoir jamais compris une femme. Parce
que ce ne me semble pas être le cas, Doc-
teur, parce que vous voulez toujours
dissiper les mystères d'une femme et
quand une femme ne se plie pas à votre
interprétation masculine, que se passe-
t-il? (p. 83)*

Que se passe-t-il, alors? Que s'est-il passé, ce fameux samedi après-midi, lorsque Rosalinde Zogg a été étranglée, dans son appartement de la Hornstrasse, avec la cravate de son ex-mari Felix Schaad?

Le récit de Frisch débute comme un roman policier. Il nous plonge dès la première phrase au cœur d'un procès pour meurtre. Mais quelques lignes plus loin, l'aboutissement du procès, glissé en douce entre deux séquences d'interrogatoires, révèle que le verdict ne sera en fait que le point de départ de l'histoire,

qui déclenchera le début du vrai procès: «Acquittement faute de preuves.../Comment vivre avec ça?/ J'ai cinquante-quatre ans.»

Cinquante-quatre ans, médecin, Felix Schaad, six fois divorcé et remarié pour la septième fois, est soupçonné du meurtre de l'une de ses ex-épouses: Rosalinde Zogg, callgirl de grande classe ayant des ambitions intellectuelles, une Porsche et des clients raffinés, a été étranglée à l'aide d'une cravate, après que l'assassin lui eut enfoncé dans la bouche une serviette hygiénique.

Nous savons bientôt que Schaad ne peut être le meurtrier, car Frisch respecte cette règle du genre policier voulant que les personnages ne se mentent pas à eux-mêmes dans les monologues intérieurs. Et pourtant, ce livre se lit jusqu'à la fin comme un roman policier. La question de savoir qui est l'auteur du crime, bien que toujours placée au premier plan du récit, s'avère rapidement secondaire. Ce qui prend de plus en plus d'importance, par contre, se résume dans le fait que Schaad lui-même dise que l'accusation portée contre lui est «fausse». Schaad est coupable, il le sait depuis l'âge de quatorze ans, mais coupable de quoi, au juste?

Dans la conscience de Schaad, l'interrogatoire se poursuit, malgré les divertissements, malgré les diversions, le billard, les voyages, l'alcool. Il essaie de comprendre, il aimerait apprendre «la vérité et rien que la vérité» sur lui-même. Mais les dépositions des témoins, y compris celles de ses ex-épouses, lui montrent clairement qu'il n'existe pas de mémoire «commune». Rêves et souvenirs d'enfance entrent en scène, lettres et journaux intimes sont cités, témoins à charge et à décharge. Il ressort de tous ces témoignages l'inaptitude de Schaad au bonheur, un curieux mélange de tolérance et de jalousie démesurées, probablement aussi malades l'une que l'autre, et surtout la fragilité de la passion. Encore une fois, les thèmes préférés de Frisch, traités comme toujours avec ironie.

Finalement, Schaad, dont même l'existence pro-

fessionnelle est pratiquement détruite, les patients désertant désormais son cabinet, conduira sa voiture contre un arbre et se retrouvera lui-même à l'hôpital. Sa septième épouse le quittera pour un autre. Il fera des aveux, «faux» eux aussi, et qui seront refusés: entretemps, on a trouvé un meurtrier. La mort souhaitée (parce que souhaitée?) n'a pas lieu.

Les sept mariages de Schaad auront abouti à un échec. Mais pour quelles raisons? Existe-t-il une constante, ou plusieurs, dans ce qui mène Schaad, invariablement, vers le fiasco de ses relations amoureuses? En quel sens cet homme mérite-t-il le surnom de Barbe-Bleue?

Avec Rosalinde, l'avant-dernière épouse, Schaad ne fut capable de partager vraiment qu'après qu'elle l'eut quitté pour exercer désormais la prostitution comme une véritable profession. Alors Schaad la vit s'épanouir; il ne put partager avec elle de bons moments qu'à partir du jour où, la clarté régnant enfin sur le sujet, la jalousie cessa de le torturer.

La relation entre Schaad et Rosalinde, bien qu'elle soit la plus développée dans le récit, n'a rien de plus bizarre ni de plus trouble que tous les autres liens affectifs que Schaad a entretenus avec ses autres épouses.

Ceux qui lisent Frisch pour la première fois pénètrent par la lecture de *Barbe-Bleue* dans un univers livré sous forme d'abrégé: Frisch nous donne ici un condensé des difficultés de la vie, de celles de la vie de couple, plus particulièrement celles qui sont vécues à travers l'institution du mariage, sujet que Frisch aborde sans cesse sous différents aspects et de diverses manières. L'ambiance, cette fois, est à la mélancolie. L'intelligence refuse la consolation. Malgré le labyrinthe dans lequel Frisch introduit son lecteur, on est dans l'anti-mystère, car ce labyrinthe, les conversations imaginées, les retours en arrière, les questions surgissant à la surface de la conscience mêlées à celles que suscite le premier niveau de l'«intrigue», ce labyrinthe n'égare jamais le lecteur, il ne relève que de la construction dramatique. Fonda-

mentalement, quelque chose fait contrepoids à tout ce qui aurait pu mener le récit vers le mystère: la lucidité qui sous-tend le texte, le soutient, le fait avancer, s'impose au lecteur. Ceux qui connaissent l'œuvre de Frisch peuvent facilement «compléter» la plupart des scènes, toujours très brèves, y intégrer des données venant d'autres livres de l'auteur. On retrouve, dans ce court récit, des éléments qui rappellent le roman *Stiller* publié il y a déjà trente ans, des échos de la pièce *Le comte Öderland* jouée pour la première fois à Zurich en février 1951. On y reconnaît aussi la fin de *Homo Faber*, paru en 1975, et on replonge, par le style, dans le récit *L'Homme apparaît au quaternaire* (1979).

Ce qui, dans *Barbe-Bleue*, fait figure de nouveauté, c'est surtout la prise de position de l'auteur vis-à-vis son personnage principal. Ici, contre toute attente, Frisch donne tort à son héros. Quand Schaad se plaint que son avocat n'aurait pas dû se contenter de présenter ce qui, dans ses rapports avec ses femmes, pouvait aider à l'innocenter, mais que la défense aurait dû plutôt chercher ailleurs, dans les actes généreux et parfois impressionnants qu'il a posés au cours de sa vie, particulièrement dans son travail, ce qui aurait pu contribuer à montrer l'accusé sous un jour plus favorable, lorsque Schaad, donc, reproche cette vue étroite des choses et s'écrie: «Une biographie ne se compose finalement pas que de vies conjugales!» (p. 89), l'auteur revient sur la question qui constitue le cœur de ce procès: l'accusé montre-t-il ou non des tendances à recourir à la violence dans ses rapports avec l'autre sexe? Frisch, peu à peu, condamne son héros. Le fait que Schaad, à la fin, s'accuse du meurtre qu'un autre a commis n'a pas seulement valeur de symbole. Schaad, que tout le monde décrit comme particulièrement «chevaleresque», ce Chevalier Barbe-Bleue, donc, sent bien tout ce qu'il y a eu de *lâche*, de mal (re)lié, dans ses relations avec les femmes. Il ne s'agit pas ici d'un sentiment de culpabilité surgissant dans des situations particulières ou provoqué par des attitudes qu'il suffirait d'éviter

pour éviter par le fait même les remords de conscience, mais bien plutôt de la conscience d'une faute que l'auteur présente comme étant originelle.

Barbe-Bleue se lit facilement, rapidement. La simplicité apparente du récit pourrait bien dissimuler quelques pièges. Au lecteur attentif de les découvrir.